



■ Retour de la foire de Luzy

Chroniques des Garriaux, Hameau du Morvan

Ces récits, brodés à partir de faits réels, s'inspirent du quotidien qui a pu être celui d'une communauté paysanne, établie sur la paroisse de Préporché (Nièvre) durant trois cents ans.



- *Porcs contre cheval et veau, à la foire de Luzy.*
- *Le Maître rend les comptes*
- *"Dis, oncle Simon, raconte..."*
- *Et on rêve de la fabuleuse communauté des Payots, là-bas, à Grury.*

Les beaux jours de juin s'allongeaient et on en profitait pour aller aux foires lointaines. Comme chaque année à pareille époque, en cette année 1775, le Maître conduisait un important troupeau de porcs à la foire de Luzy. Des porcs, la communauté des Panné-Garreau en élevait plus de trois cents et ils avaient la réputation d'être les meilleurs de toute la région. Non seulement ils n'étaient pas négligés dans leur toit à crier famine comme beaucoup, mais, selon la saison, on les conduisait dans les bois pour qu'ils se régalaient de glands, bien sûr, mais aussi de châtaignes (après qu'on eut ramassé les plus grosses !) et même de pommes sauvages. Le Maître disait que cela valait la peine de se priver de quelques fruits pour donner aux porcs, ce goût qui faisait leur réputation. Mais ce n'était pas une petite affaire, chaque jour, de les conduire par petits groupes dans les bois. Les jeunes garçons s'en occupaient mais ils étaient secondés par des journaliers employés par le Maître. On peut dire que c'était un travail qui occupait jour et nuit, car, dans les parcelles éloignées, il fallait que les hommes veillent à ce que d'autres porcs ne viennent se régaler clandestinement ! Combien de disputes, combien de procès opposaient les voisins ! Certains, plus expéditifs, réglèrent eux-mêmes leur compte en tuant les porcs "étrangers".

Ce 15 du mois de juin, levés avant le jour, ils s'étaient réunis dans la cour. Trois parsonniers, deux bergers et deux journaliers rassemblaient les bêtes. De grandes guêtres serraient leur culotte et le large chapeau de feutre noir réservé à cette occasion leur donnait une certaine élégance. Ils furent bientôt partis, accompagnés des jappements joyeux des quatre chiens. Il fallait bien tout ce monde pour contenir les porcs indisciplinés ! Rien à voir avec les moutons qui s'agglomèrent et craignent la dent des chiens. Non, les porcs, eux, sont indépendants et sur les routes non bordées

de haies ou d'arbres, il faut toute l'autorité des chiens pour les contenir. Que dire lorsqu'on coupe à travers bois pour raccourcir le chemin ! Là, ils se croient à la glandée et se goinfrent tout en marchant et en grognant.

Le Maître, lui, les rejoindrait en route, il partait sur son cheval. En attendant, il devait préciser aux autres parsonniers telle ou telle occupation urgente. Il dépassa le troupeau à hauteur de Chiddes et il engagea son cheval à galoper jusqu'à Luzy. Il voulait retrouver "sa" place à côté de la rivière, préparer les cordes qui contiendraient les animaux et aussi prendre contact avec les paysans qu'il connaissait bien et avait l'habitude de rencontrer à cette occasion. Il aimait surtout converser avec le Maître de la communauté voisine de Cuzy et celui de la communauté des Payots, Pierre Maréchal, qui venait de plus loin encore qu'Issy l'Evesque.

Ils ne revinrent que très tard, la nuit était déjà tombée et les femmes étaient inquiètes. D'habitude ils ne tardaient pas autant. Quand ils entendirent le bruit des sabots, les enfants coururent à la rencontre des parsonniers. A leur grande joie, ils virent que les porcs n'étaient plus là et qu'à leur place, les hommes ramenaient une superbe jument, deux petites vaches rouges et fleuries, et un veau.

- *Oncle Simon, oncle Simon, (c'était le Maître) racontez-nous vite votre journée !* criaient les enfants.

- *Oh !, pas ce soir ! Nous sommes très fatigués, et d'ailleurs, vous devriez être couchés depuis longtemps !*

Personne n'insista et il fallut attendre jusqu'au lendemain soir, le récit de la foire de Luzy.

Dans la journée, chacun eut la curiosité et le plaisir d'aller découvrir les nouveaux pensionnaires pour lesquels il fallait choisir des noms. Ce ne fut pas chose facile : on devait en trouver de nouveaux ou alors prendre ceux de bêtes qui n'étaient plus là ; les femmes voulaient des noms courts, faciles à crier, les enfants, eux, avaient des propositions plus poétiques... Cette occupation leur fit trouver la journée moins longue. ➡





Enfin, l'heure de la courte veillée d'été!

- Oncle Simon...

- Oui, oui, je sais. Mais vous devez attendre encore un moment, je dois rendre les comptes aux hommes.

Les parsonniers ne quittèrent pas la table. Seuls les journaliers se levèrent pour aller se coucher. Si le Maître les admettait à sa table (ce qui n'était pas toujours le cas dans d'autres communautés), ils n'étaient pas admis à écouter les détails concernant le fonctionnement de la grande maison : les comptes, les projets de mariages, les problèmes qu'il pouvait y avoir avec les voisins, les procès en cours...

- Donc, vous l'avez vu, nous avons vendu nos cinquante porcs à Pierre Maréchal, comme chaque année. Cela nous a rapporté 150 livres. J'ai acheté la jument à Maître Lemoine de la communauté de Pervy et les vaches accompagnées d'un veau au Gaspard de Chiddes. La jument m'a coûté 100

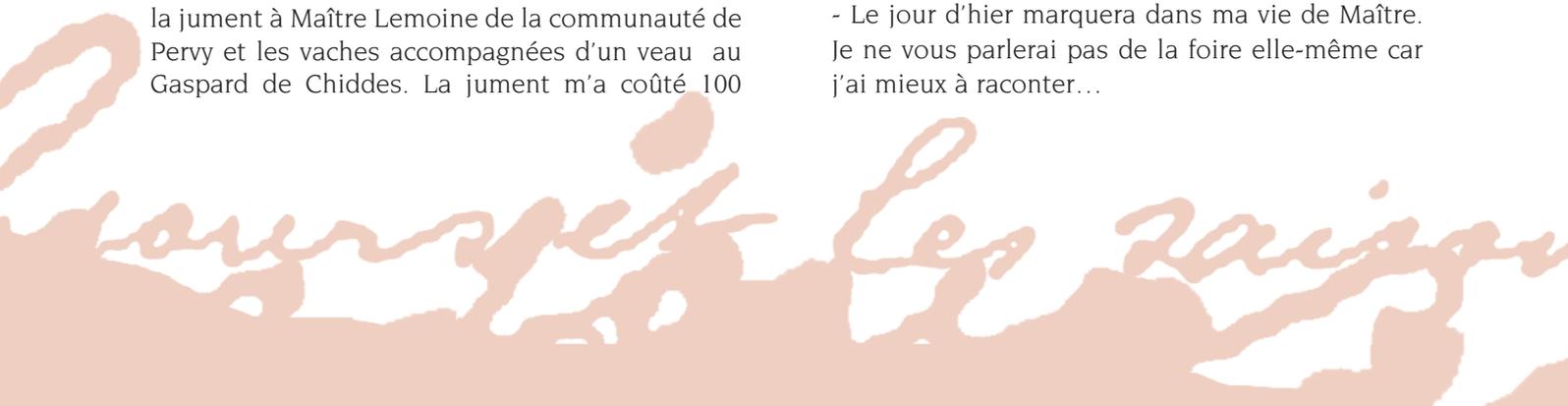
livres, le veau 50 sols et les deux vaches 80 livres. Bien sûr, nos ventes ne pouvaient payer nos achats. Mais, dans la semaine, j'avais reçu, des Châtelain d'Achez, le prix de notre travail dans leurs vignes. Ils nous devaient trois années. Plus, des Bardot de Préporché, le prix de nos labours d'automne et de printemps. Au total, il nous reste un bénéfice de 60 livres. Les parsonniers avaient le sourire, la communauté se portait bien grâce à ce Maître avisé. Le silence qui suivit ce compte-rendu fut bien vite occupé par la petite voix plaintive de Marguerite :

- Oncle Simon...

- Me voici, les enfants...

Mais les femmes étaient tout aussi impatientes de savoir ! Simon commença :

- Le jour d'hier marquera dans ma vie de Maître. Je ne vous parlerai pas de la foire elle-même car j'ai mieux à raconter...



Nous avons commercé, comme à l'accoutumée, principalement avec Pierre Maréchal, le Maître de la communauté des Payots.

- C'est où, ça les Payots ?
- Près d'Issy l'Evesque.
- Elle est grande, cette communauté ?
- peut-être pas plus grande que la nôtre, ils sont 35, je crois, mais elle est surtout très riche. On dit, dans le pays, qu'ils possèdent près de 2000 arpents !
- Alors ils sont plus riches que nous ? (les enfants se sentaient riches par rapport aux autres enfants miséreux qui venaient se louer chez eux et travaillaient comme des adultes)
- Laissez-moi parler. Pierre nous demanda de l'accompagner jusque chez lui car son personnel n'était pas assez nombreux pour contenir les porcs qu'il nous achetait. Ce que nous avons accepté.

Les Payots, situés tout près du château de Montperroux, ne sont pas disposés comme les Panné. La maison du Maître est haute de deux étages et les logements des parsonniers sont côte à côte en une longue bâtisse collée à celle du Maître. Chaque ménage a une chambre divisée en deux, une partie pour les parents, une autre pour les enfants. Et tout autour, les granges, les écuries. Il y a même une chapelle et c'est le curé qui se déplace pour venir dire les offices aux Payots.

Mais c'est la salle commune qui m'a le plus étonné ! Une cheminée immense !

- Grande comment ? demande la maîtresse.
 - Pensez que dans la cheminée du château voisin de Montperroux on peut faire rôtir un veau...
- Les enfants ouvrent grand leurs yeux :
- Un veau entier ?
 - Oui, et dans la cheminée des Payots, on peut y faire rôtir...

Le Maître ménage ses effets, laisse croître l'impatience puis il termine sa phrase :

- un bœuf !
- C'est alors qu'éclate en sanglots petite Lazarrette : "Ils sont méchants, les Payots ! moi je veux pas faire rôtir le petit veau".
Il fallut lui expliquer que cet exemple ne servait

qu'à faire comprendre l'immensité de la cheminée. On prit le temps de boire un bol de tisane puis le Maître reprend :

- Ce n'est pas tout. Vous savez que dans le Morvan il est de coutume de ne pas célébrer deux mariages le même jour car le premier emporte tout le bonheur. Eh bien aux Payots, au mois de février, le sept, ils ont marié cinq de leurs filles.
- Cinq mariages ?
- Oui et parmi ces mariages il y avait celui de la fille de Pierre Maréchal qui épousait le fils du Maître de la communauté voisine de Courmacou.
- Elle est restée avec ses parents ? demande Marie Bezille qui devait partir pour la communauté des Magnien et n'en était pas réjouie.
- Non, elle est partie chez son mari comme ses deux cousines qui ont épousé des hommes de la même communauté.
- Alors, pour ces cinq mariages il devait y avoir beaucoup de monde ! dit la Maîtresse qui devinait l'importance des repas à organiser.
- Les réjouissances ont duré une semaine. Les mariages ayant lieu un mardi, les deux jours précédents ont été occupés aux préparatifs et puis les jours suivant les noces, on n'en finit pas de manger les restes...

Les plus petits, ensommeillés, s'étaient depuis un moment, réfugiés sur les genoux de leur mère. Les jeunes en âge de se marier, les uns promis, les autres pas encore, rejoignirent leur chambre, rêvant déjà qu'ils étaient l'un des mariés des Payots. ■



■ **Les Payots.** Maison des parsonniers accolée à celle du maître de la communauté